

À LA RECHERCHE DES AUTEURES BELGES

Perdues ou oubliées, les femmes auteures belges reprennent le chemin des librairies grâce à la nouvelle maison d'édition Névrosée. L'éditrice Sara Dombret et son mari ont sélectionné 12 romans d'époques et genres divers afin de présenter un échantillon de la richesse de ce trésor enfoui.



Comment est né ce projet ?

Tout est parti d'une question posée lors d'une rencontre littéraire: «Pourquoi y a-t-il eu tant d'auteures anglo-saxonnes et si peu chez nous?» Suite à cette interrogation, j'ai entamé quelques recherches et je me suis rendu compte qu'il y avait eu de très nombreuses auteures belges, mais très difficiles à trouver... J'ai alors commencé une sorte de recensement. Au fur et à mesure de mes lectures, j'étais de plus en plus frustrée de voir que ces auteures et leurs œuvres avaient été oubliées. Elles ne le méritaient pas. Avec l'aide de mon compagnon, Romain Michel, je venais d'autoéditer mon roman «À nos membres fantômes». Nous étions fiers du résultat, et nous nous sommes dit, simplement et surtout naïvement, que ce que nous avons fait pour mon roman, nous pouvions le faire pour elles. Et tout s'est enchaîné.

Pourquoi avoir appelé la maison d'édition Névrosée ?

Je trouve que «névrosée» est un très beau mot. Il est malheureux qu'il soit si souvent associé à des concepts négatifs. J'aime la folie. Trop souvent mal considérée, je la trouve, au contraire, pleine de richesses. Appeler notre maison d'édition Névrosée, c'était remettre le langage en question et renvoyer l'insulte à l'envoyeur. S'approprier un mot que nous refusions, à l'avenir, de voir comme une insulte. C'est notre manière de faire l'éloge de la folie et réhabiliter, en même temps que ces femmes, un mot qui mérite plus de nuances et de subtilités que ce que le langage commun lui donne aujourd'hui.

Comment avez-vous choisi les auteures ?

Nous avons commencé par les recenser. Ensuite, nous avons lu les ouvrages que nous trouvions et ceux que nous avons réédités se sont imposés d'eux-mêmes. Une affaire d'intuition et de cœur. En tant qu'éditeurs, nous avons aimé ces œuvres, elles nous ont touchés, chacune pour des raisons très différentes et nous souhaitons les rendre aux lecteurs. Qu'ils puissent, à leur tour, éprouver les sensations qu'elles nous avaient offertes.

Quel a été le plus gros défi de la fondation de la maison d'édition ?

Chaque jour, nous devons acquérir de nouvelles compétences. Après le choix des textes, la recherche des ayants droit, le travail de collaboration avec les illustrateurs belges qui ont imaginé les couvertures et les défis techniques de mise en page, il a fallu trouver un imprimeur (que nous voulions belge), trouver un diffuseur, mais aussi des moyens de promotion adéquats pour donner à la collection la meilleure visibilité possible.

Quelques semaines après le lancement de la collection, quel a été l'accueil du public, des libraires, de la presse ?

Excellent. À part des petites polémiques isolées sur le choix du nom de notre maison d'édition, le public et les professionnels du livre sont assez unanimes. Les gens sont plutôt impressionnés par la qualité et la modernité des textes.

En tant qu'auteure et éditrice, pensez-vous que la place des femmes en littérature a évolué cette dernière décennie ?

Le problème ne se situe pas tant au niveau de la place que leur pérennité. Ces femmes avaient une place dans les milieux littéraires. Louis Dubrau était très active, son talent reconnu de son vivant. D'autres ont reçu des prix – les deux premiers prix Rossel ont d'ailleurs été attribués à des femmes. Mais comment expliquer qu'Anne François, qui obtient le prix Rossel en 1991 (c'est-à-dire avant-hier), ait disparu de la mémoire des éditeurs et des lecteurs ? Elles n'ont pas de véritable place dans l'histoire littéraire. C'est là que le bât blesse. Dans les cours de littérature belge donnés à l'école ou à l'université, les femmes sont, sinon inexistantes, à tout le moins totalement insignifiantes. Il est urgent de changer ça.

« Une Parisienne à Bruxelles » de Caroline Gravière, « L'invisible » de Jeanne de Tallenay, « Ame blanche » de Marguerite Van de Wiele, « Modeste Autome » de Marguerite Baulu, « L'intelligence du bien » de Jeanne de Vietinghoff, « Loremeni » de France Adine, « Le Beaucaron » de Nelly Kristink, « Dora » de Marianne Pierson-Pierard, « A la poursuite de Sandra » de Louis Dubrau, « L'odeur du père » de Marie Denis, « Nu-tête » d'Anne François, « Mantoue est trop loin (inédit) » de Madeleine Bourdouxhe sont disponibles dans toutes les bonnes librairies et en ebook (entre 14 et 16 €).